

PASCALE  
RAULT-DELMAS



UN ENFANT  
À TOUT PRIX

ROMAN

Pascale Rault-Delmas

Un enfant à tout prix

© Pascale Rault-Delmas, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8063-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## PROLOGUE

Il s'en était fallu de deux centimètres qu'Isabelle ne soit pas admise au concours d'hôtesse de l'air. Mais elle avait su convaincre le jury et il avait fermé les yeux sur sa taille, la condamnant à se mettre sur la pointe des pieds dans l'avion pour atteindre les compartiments à bagages. Sept ans plus tard, elle avait encore, à l'approche du départ, cette douce sensation au creux de l'estomac où se mêlaient excitation et joie.

Debout devant la glace, elle terminait de discipliner ses boucles noires. Son chignon devait être parfait et pas un cheveu ne pouvait dépasser du petit calot à visière bleu marine qui accompagnait son uniforme signé Balenciaga. Elle traqua les dernières mèches rebelles à coups d'épingles et jeta un coup d'œil à son reflet. Satisfaite de sa silhouette dont le tailleur rose pâle cintré mettait en valeur la finesse, elle sangla sa valise sur son petit support à roulettes et appela l'ascenseur.

La voiture qui était venue la chercher au pied de son immeuble la déposa à Orly, où elle rejoignit son équipage dans la salle de briefings. En cette année 1976, bien que l'interdiction de se marier eût été levée depuis plus de dix ans, elles étaient encore nombreuses à être célibataires et sans enfants. Ce jour-là, à vingt-huit ans, elle était la benjamine, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Les hôtesse s'éniors étaient ses mentors, elles qui avaient connu les transports aériens à l'époque de leur splendeur, et sous leur allure bon chic bon genre, ce n'étaient pas les dernières à s'amuser pendant leurs séjours en escale.

À bord du Boeing 747 qui allait s'envoler vers Rio, Isabelle écoutait le chef de cabine principal mettre au point les dernières consignes de sécurité avant d'accueillir les passagers. Bientôt, postée devant la porte, elle les saluerait un à un en leur souhaitant la bienvenue. Elle essaierait, par un sourire rassurant, de chasser l'angoisse qu'elle décèlerait dans les yeux de certains. Il faudrait attendre quelques heures avant que, repus, ils ne s'assoupissent sur leur siège, laissant au personnel de bord un peu de répit. Isabelle remonterait alors les allées de la cabine plongée dans la pénombre pour s'assurer que tout allait bien, puis rejoindrait ses collègues dans le galley, un réduit qui leur servait de cuisine. Isabelle aimait ces moments d'intimité où, alors qu'ils ne se connaissaient pas la veille, ils se racontaient leur vie en chuchotant une nuit entière dans la cabine endormie. L'équipage n'allait plus se quitter pendant la durée de la rotation, tissant des liens renforcés par leur isolement et la marginalité de leur situation.

Elle avait cru, au début, en ces belles amitiés nées d'un vol en commun, mais elle avait rapidement déchanté en comprenant qu'elles étaient éphémères. Désormais, elle savourait l'instant présent, sans se soucier du lendemain. C'était le prix à payer pour vivre des aventures inoubliables et découvrir des lieux dont elle n'aurait même pas imaginé l'existence. Car si elle passait la plupart de son temps à dormir quand elle était chez elle, il n'en était pas de même lorsqu'elle était en escale où elle avait la chance de pouvoir rester parfois plusieurs jours. Toute luxueuse qu'était sa chambre d'hôtel, elle n'y faisait que de brefs passages. Elle avait appris à dompter son sommeil et il n'était pas de visites, d'excursions ou de soirées auxquelles elle ne participait pas.

Isabelle vivait à cent à l'heure. Le revers de la médaille, c'était le désert de sa vie sentimentale. Elle n'avait guère, de temps à autre, qu'une aventure avec un steward ou un pilote. Elle se consolait en se disant qu'elle était libre comme l'air et qu'être amoureuse serait bien trop contraignant.

# CHAPITRE 1

Isabelle consulta la liste des passagers parmi lesquels elle reconnut de nombreux habitués. Certains étaient des personnalités célèbres du show-biz ou de la haute couture, d'autres des hommes d'affaires ou des membres de familles richissimes. Il y avait aussi ceux qu'elle repérait aux étoiles qui brillaient dans leurs yeux lorsqu'ils montaient à bord : les passionnés d'aéronautique qui avaient rassemblé toutes leurs économies pour voler une fois dans leur vie à Mach 2. Depuis un an, Isabelle faisait partie de l'élite du personnel navigant commercial. Elle était hôtesse sur le prestigieux avion supersonique : le Concorde, avec lequel elle s'envolait vers Rio, Caracas, Mexico, Washington ou New York. Très chic dans sa robe satinée à rayures verticales bleues et beiges, elle traversait l'Atlantique en moins de quatre heures, arrivant avant d'être partie, perdant un peu la notion du temps. Elle était parfaitement à l'aise dans cet avion. La petite taille de la cabine correspondait bien à sa morphologie et elle était incollable sur les grands crus, servis par le steward de blanc vêtu. Elle tentait de mettre en pratique les conseils de ses aînées afin de satisfaire au mieux l'intransigeance de cette clientèle de haut niveau, pour qui elle était quelquefois transparente en dépit de son plus joli sourire. Lorsqu'on paraissait la remarquer, c'était souvent pour lui adresser un regard plein de sous-entendus, la rabaisant à un statut de femme-objet.

Cette fois, elle avait senti peser sur elle celui d'un beau brun. Le vol était bientôt terminé et elle allait se pencher vers lui pour le débarrasser de son assiette lorsqu'il planta ses yeux bleus dans les siens et, sans préambule, l'invita à prendre un verre à l'arrivée. Elle se raidit. Elle n'avait pas reconnu dans le ton de sa voix l'assurance du mâle tout puissant, mais il avait le visage angélique des séducteurs et elle se méfiait. Malgré une attirance qu'elle ne pouvait nier, elle refusa poliment. À sa grande surprise, il devint écarlate et, avec l'air d'un enfant pris en faute, il lui balbutia des excuses. Isabelle comprit qu'elle s'était trompée sur ses intentions. Il était tellement touchant qu'elle regretta d'avoir été aussi intransigente. Dès lors, visiblement gêné, il cessa de la regarder et, jusqu'au moment de l'atterrissage, ce fut elle qui l'observa du coin de l'œil.

En sortant de l'aéroport, elle fut saisie par les températures négatives qui sévissaient à New-York en ce mois de janvier 1980. Elle remonta son col et se hâta vers la navette équipage où ses collègues l'attendaient. Elle s'était un peu attardée dans le hall, espérant revoir le bel Américain, mais il avait déjà disparu.

Le personnel dédié au Concorde était peu nombreux et Isabelle avait à présent quelques amies parmi ses collègues, qu'elle retrouvait régulièrement à bord. Corinne était l'une d'elles. Maman d'un petit garçon, cette jolie blonde au caractère bien trempé compensait ses absences par des cadeaux et passait son temps en escale à dénicher des jouets introuvables en France, pour les lui rapporter. Elle avait repéré une adresse près du port et Isabelle, toujours encline à découvrir de nouveaux endroits dans cette ville qu'elle adorait, avait accepté de l'y accompagner. Le lieu en question, un entrepôt niché au milieu d'une zone industrielle, ne leur donna pas envie de s'y attarder et, après que Corinne eût fait ses achats, elles décidèrent de braver le froid et de remonter vers Broadway à pied. Un milk-shake à la main, elles marchaient en flânant dans le dédale de petites rues coincées entre deux gratte-ciels, croisant des hommes d'affaires à l'air pressé qui circulaient sans leur prêter attention, quand soudain, Isabelle se figea sur place. Elle avait reconnu l'homme qu'elle avait éconduit dans l'avion et qui depuis, ne quittait pas son esprit. Absorbé dans ses pensées, il ne la vit pas et continua son chemin. Corinne regarda son amie dont le visage s'était subitement empourpré.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne te sens pas bien ?

— Je crois que je viens de laisser passer l'homme de ma vie, dit Isabelle en lui montrant, d'un signe de la tête, l'élégante silhouette qui s'éloignait.

Corinne éclata de rire.

— Il va falloir que tu m'expliques, parce que je ne comprends rien à ce que tu racontes.

Isabelle soupira, pas mécontente, au fond, de se libérer de ce qui l'obsédait depuis son arrivée à New York.

— Tu n'as pas remarqué dans l'avion, un bel Américain brun aux yeux bleus, du style Roger Moore ?

— Oui, très classe et charmant.

— Il s'appelle Andrew Thomson, j'ai vérifié sur la liste. Eh bien il n'a pas arrêté de me regarder pendant tout le vol, j'en étais gênée. Juste avant l'atterrissage, il m'a proposé de m'offrir un verre à l'arrivée.

— J' imagine que tu as refusé, Mademoiselle « Je ne suis pas une femme-objet »

— Évidemment ! Mais maintenant, je regrette. Si tu avais vu sa réaction ! Il était tout penaud. Il est beau mais il n'a rien d'un Don Juan, je t'assure. Je n'en reviens pas de l'avoir croisé comme ça en plein Manhattan !

— Tu ne crois pas plutôt que tu as eu une hallucination ? se moqua Corinne.

— Pas du tout ! C'était lui, j'en suis sûre ! Je le reconnaîtrais entre mille !

— Houlà ! C'est du sérieux, dis donc...

— J'ai l'impression que c'est foutu. Il ne m'a même pas reconnue, dit tristement Isabelle en haussant les épaules.

— Mais il ne t'a peut-être pas vue ! Et puis tu le retrouveras certainement à bord du Concorde. Si c'est un homme d'affaires, il reviendra forcément à Paris.

\*\*\*

Les mois avaient passé. Malgré sa vigilance sur chaque Paris-New York, Isabelle ne revit plus Andrew Thomson. Résignée, elle admit qu'elle s'était trompée sur ce qu'elle croyait être un signe du destin et elle essaya de moins y penser, mais cette rencontre n'avait pas été sans conséquences. Ses belles théories sur le célibat avaient volé en éclat.

Il était vrai que sa vie était différente depuis qu'elle volait sur le Concorde. Elle était absente moins longtemps de chez elle et se retrouvait souvent face à sa solitude. Elle avait bien essayé de renouer avec d'anciens amis, mais leurs mondes étaient beaucoup trop éloignés et ils s'étaient quittés frustrés de ne plus avoir en commun que les souvenirs.

## CHAPITRE 2

Isabelle prit une coupe de champagne sur le plateau que lui tendait le serveur à nœud papillon et déambula dans la grande salle du cercle militaire. Elle avait promis à son père qu'elle serait présente à sa remise de médaille, mais ce qu'elle s'ennuyait à ce cocktail ! Sa mère avait sorti ses bijoux pour l'occasion et tentait de faire bonne figure auprès des autres épouses. Isabelle étouffa un bâillement. Elle qui côtoyait au quotidien les gens les plus riches trouvait ces bourgeois ridicules avec leurs grands airs. La musique de chambre diffusée en sourdine était couverte par un brouhaha qui résonnait sous les hauts plafonds moulurés. Isabelle jeta un coup d'œil à sa montre. Vingt-et-une heures trente. N'osant pas déranger son père en grande conversation avec une personnalité importante, elle lui fit un léger signe de la main et s'esquiva discrètement. Enfin sur le palier, elle poussa un soupir de soulagement. C'était la pire soirée qu'elle avait passée depuis longtemps.

Elle entendit des pas dans l'escalier. Il y avait une autre réception au-dessus et elle ne put s'empêcher de sourire en pensant que c'était sans doute quelqu'un qui s'échappait comme elle. Soudain, elle s'immobilisa sur le palier : elle avait eu une vision. Oui, ce ne pouvait être que le fruit de son imagination stimulée par l'alcool.

— Andrew ?

Prise d'un vertige, elle se cramponna à la rampe tandis que, gentleman, il se précipitait pour l'aider. Leurs yeux se croisèrent, et Isabelle comprit que lui non plus ne l'avait pas oubliée.

— Ça ne va pas ? Vous voulez vous asseoir ? demanda-t-il, en la prenant par le bras.

Le simple contact de sa main lui irradiait tout le corps.

— Ça va bien, maintenant. Vraiment très bien.

\*\*\*

Isabelle et Andrew remontèrent les Champs Élysées en marchant côte à côte. Ils avaient beaucoup parlé. À présent, ils ne prononçaient plus un mot, mais leurs épaules qui se frôlaient en disaient long. En passant devant le Gaumont où, sous la photo de Catherine Deneuve et Gérard Depardieu, s'affichait le titre du film *Le Dernier métro*, ils se tournèrent l'un vers l'autre et éclatèrent de rire en pensant la même chose : ils venaient de le rater.

Andrew regarda le taxi s'éloigner. Isabelle... Il avait enfin un prénom à mettre sur ce visage qui l'avait hanté depuis sa malheureuse tentative dans l'avion. Il s'en était tellement voulu d'avoir tout gâché. Il n'avait pas compris comment lui, d'habitude si réservé avec les femmes, avait pu avoir l'audace de l'aborder. Il était passé pour un goujat. Il avait espéré la revoir à bord du Concorde sans savoir comment réparer sa bétise. Voilà que le hasard l'avait devancé. Et ce verre qu'elle lui avait refusé à New York, c'est elle qui le lui avait proposé à Paris.

Il marcha jusqu'à l'immeuble haussmannien où il résidait, avenue Foch. Il pénétra dans le hall en marbre et, ignorant l'ascenseur dans sa cabine grillagée, grimpa quatre à quatre les marches dont l'épais tapis feutrait ses pas, jusqu'à l'appartement que lui louait sa société. Encore trop excité pour aller se coucher, il se servit un scotch et alla s'asseoir sur le canapé. Et dire qu'il avait hésité à se rendre à cette soirée ! Il revit le moment précis où leurs regards s'étaient croisés, et à nouveau, son cœur s'emballa.

Il but une gorgée de whisky et soupira de satisfaction. Après avoir lutté pendant des mois pour effacer son image de sa mémoire, il pouvait enfin penser à elle en toute quiétude.

Soudain, une angoisse l'étreignit. Il se leva et fouilla fébrilement dans les poches de son pantalon, puis dans celles de sa veste. Qu'avait-il fait de son numéro de téléphone ?